

Les enfants oubliés

Kevin Lambert

Numéro 155, automne 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, K. (2017). Les enfants oubliés. *Moebius*, (155), 91–97.

LES ENFANTS OUBLIÉS

Kevin Lambert

Trois garçons émouvants, trois bums de 15/16 ans, trois fripouilles trop jeunes pour avoir lâché l'école, trois graines de terroristes ne fêtent pas Noël avec leurs parents. Le premier en a juste pas, de parents, il les a jamais connus et il a crissé son camp de sa famille d'accueil de Dolbeau depuis bientôt un an. Il vit maintenant chez le deuxième, son meilleur ami rencontré sur un forum de jeux vidéo, ils s'écrivaient beaucoup, de longs messages sur leur skyrock respectif, ils avaient échangé plusieurs photos et avaient même skypé, une fois, malgré la mauvaise connexion Internet. Ils s'étaient jamais vus en personne avant que le premier débarque à Roberval avec son pack-sack et qu'il cogne directement à la fenêtre de la chambre du deuxième, au sous-sol du duplex de brique brune avec l'auvent sale, celui qu'il avait vu sur google maps. Le deuxième vit là, dans l'appartement crade de sa mère. Elle est souvent saoule vers midi quand il se réveille et qu'il monte se faire un bol de fruits loops no name, elle lève rarement les yeux de son démineur quand le troisième vient rejoindre son ami, quelques minutes plus tard, et qu'ils redescendent manger en bas. Les parents du troisième pensent qu'il dort chez sa best, qu'ils se font une soirée cinéma tranquille,

une petite fille sage, c'est ce qu'il leur a dit – si les parents appellent chez elle, Noémie décroche rapidement et leur assure que leur fils est parti acheter des barres de chocolat au dépanneur ou qu'il prend sa douche parce qu'ils ont eu chaud en jouant dehors, qu'ils s'apprêtent à écouter *Cri ultime* ou *Pas encore un film d'ados!* pour la deux/troisième fois.

Dans la cave à moitié finie où vivent les garçons, le troisième baise le deuxième toute la nuit sur le divan-lit cassé qu'ils sont plus capables de refermer à cause d'une vis perdue. Le deuxième se laisse faire, à quatre pattes sur les draps défaits et défoncé au crack, pendant que le premier fume des battes en attendant son tour. Il bande à moitié et se masturbe doucement en regardant ses amis s'enculer. Ce soir-là, ils y vont deux par deux, le deuxième prend des tours pour s'occuper de la bite de ses boys. Parfois, dans un clair-obscur de lampe canadienne qui a perdu son abat-jour, les trois se sucent, conscients de leur groupement aussi réussi que dans les compositions des maîtres anciens; ils ont l'œil à force d'écouter des films pornos téléchargés toutes les nuits sur le réseau wifi du voisin. Le sous-sol est trop chauffé, ils étouffent et l'un d'eux se lève en pleine nuit pour entrouvrir la fenêtre. Avec les moins trente/quarante hivernaux, la petite pièce redevient rapidement glaciale: ils doivent dormir en cuillère pour se réchauffer. L'ordre dans lequel ils s'emboîtent est toujours le même: le premier, le deuxième, le troisième.

La mère du premier dort déjà. De toute façon, les garçons pensent même pas à Noël cette année, autre chose les occupe. On les a chargés d'une mission, engagés pour une job à faire, on les paye bien, ça leur tente. Même si on les avait pas payés une centaine, ils l'auraient faite pareil,

la job : ça les excite. Ils sont impatients dans le char parké devant l'aréna désert où ils préparent leur entrée en scène, hilares, en sniffant des poppers. Pas de batte, pas de galette de crack avant que la job soit finie : ils ont besoin de toute leur tête, de leurs réflexes, aussi. Il fait frette sur un moyen temps en ce 24 décembre, mais les boys portent pas de manteau. Les deux premiers écœurent toujours le troisième en lui disant qu'il est né dans le désert : par sa résistance au froid – un coton ouaté et aucune tuque sur sa tignasse noire –, il entend leur montrer qu'il vient bel et bien de l'hôpital de Roberval. Le deuxième souffre d'une forme de racisme sexuel et fétichise les origines arabes de son ami magnifique, son exotisme le fait bander quand il jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour le voir œuvrer dans ses fesses en poussant des grognements. Il catégorise ses amants comme le font les sites sur lesquels ils trouvent leurs vidéos pornos : arab, asian, black, blond, chub, daddy, teen, trans, white, il veut tous les essayer, persuadé que les gars possèdent, du point de vue sexuel, des special features propres à leurs origines et à leurs caractéristiques physiques.

Le premier surveille l'heure trois fois par minute. Il essaie de penser à autre chose, de suivre la conversation de ses amis, mais ses yeux retournent toujours au cadran du char. C'est lui qui a naturellement pris en charge la coordination de leur mission, il s'est chargé de trouver les bouteilles, les guenilles, d'acheter le gaz. Encore quarante minutes à attendre. Ils sont d'avance, on leur a dit neuf heures pas avant, c'est crissement long. Le troisième, qui s'emmerde, demande au deuxième de lui faire une pipe en sortant sa queue bandée de ses pantalons. Ils ont une vingtaine de minutes, du crack et du weed pour après,

un amour à trois, un secret qui fleurit dans les veines. Le coffre du char est plein des cocktails Molotov préparés dans l'après-midi, ils portent du linge noir et un foulard autour du cou ; le deuxième a enlevé le sien pour faire aller ses lèvres sur la bite massive de son amant, pour pouvoir la prendre chaude dans sa gorge, monter et descendre sa langue sans avoir le bandana qui lui tombe sur les yeux quand il regarde ceux de son mec en la gobant jusqu'aux couilles. Trois briquets (un de spaire) pour allumer les guenilles imbibées de gaz, une dizaine de maisons à passer sur l'itinéraire que le premier a appris par cœur, deux bouteilles explosives par maison. La première lancée brise la fenêtre, la seconde, c'est pour être sûr que le feu pogne comme il faut. Le troisième éjacule quelques minutes avant 9 h, le deuxième reprend sa place à côté du conducteur en s'essuyant le coin des lèvres. Ils sont prêts à partir.

La première est la plus difficile de la run. C'est une maison mobile assez grande, mais les fenêtres sont étroites et le projectile lancé par le troisième ne casse pas la vitre d'un seul coup. Il faut que le deuxième s'avance plus proche pour lancer sa bouteille. Le feu est pris dans le salon quand ils se ruent vers la tercel ; le premier les attend, prêt à décoller. Il ressent l'excitation de ses amis quand ils sautent dans le char essoufflés, respirant mal à cause du foulard de cowboy durci par le froid. Le deuxième a mis une casquette marine sur sa tignasse blonde : trop facilement reconnaissable, à Roberval, à cause de ses épais cheveux jaune paille aux mèches tordues. Si quelqu'un le voyait par une fenêtre, il pourrait faire le lien et remonter jusqu'à sa mère. En roulant en fou dans les rues désertes, ils hurlent de leurs voix adolescentes et immatures, des cris fous étouffés par une toune de Blink entraînante qui résonne fort et fait shaker l'habitable jusqu'au prochain arrêt.

Deux maisons aux grandes fenêtres qui éclatent avec satisfaction. Dans la première, ils ont le temps de voir le sapin naturel s'embraser avant de décrisser. Ils prennent un peu de temps pour observer la famille à table dans la deuxième demeure, fascinés par le rituel du souper de Noël. Le troisième pense à ses parents qui doivent s'emmerder à Québec, et s'en vouloir de l'engueulade qu'ils ont eue juste avant de partir, furieux, en le laissant tout seul un 23 décembre. Dans la maison, le monde se ressert de la bouffe et du vin, ça jase, ça rit, un petit qui a mangé vite brasse les cadeaux dans le salon. Ça l'air fucking plate leur affaire. Avec un rire hystérique, les garçons lancent leurs projectiles en visant la table où mangent les enfants.

Une salle communautaire louée pour un banquet, une grande famille. Pour nos gars, c'est quasiment une forteresse, ils se demandent comment ils vont faire pour celle-là, tout en s'imaginant le potentiel jouissif des systèmes d'incendie qui vont mouiller tout le monde, défaire les coiffures des madames, ruiner le papier d'emballage et diluer le bol de punch. L'occasion est trop belle : ils décident de traverser sans s'arrêter le petit groupe de monde saoul qui fume dehors, d'entrer dans la salle, de sortir la bouteille d'en dessous de leur chandail et de la lancer directement sur les nappes de papier blanc. Le lighter du troisième fait chier, c'est vraiment pas le temps, il est pas capable de mettre le feu au tissu qui sert de mèche à sa bombe, autour de lui le monde crie ou regarde le brasier avec des yeux ronds, il a pas le temps de niaiser : il lance sa bouteille au même endroit que celle de son ami pour que les flammes nourrissent l'explosion. Les gens dehors ont eu le temps de se rendre compte de quelque chose. Un bonhomme pogne la manche du troisième quand ils sortent à la course

de la salle communautaire. Le zipper de son coton ouaté se déchire, il sort son bras, court en camisole jusqu'à la tercel. Le premier, calme en apparence, mais ressentant jusque dans son corps l'excitation virile de ses amis crinqués à mort, bande en repensant au bruit de verre cassé, aux cris paniqués du monde de la salle quand le feu a pogné, quand les flammes ont fait scintiller la neige de la cour avant.

La nuit passe, ils ont hâte de se mettre à force de se toucher le corps à travers leurs vêtements, d'imaginer leurs muscles discrètement dessinés, la peau mince qu'ils connaissent bien, ces torsos sur lesquels ils ont éjaculé des dizaines de fois et qu'ils sentent sous leurs tapes d'encouragement, «good job men», parfois un french rapide, quelque chose d'humide avec beaucoup de langue, qui donne du courage et l'envie de démolir. Leur mission achève, il ne reste que les dernières maisons à passer. Odeur d'adrénaline et de sueur fraîche dans le char étouffant à cause du système de chauffage cheap. Les gars s'appliquent moins que pour les premières, ils essayent pas d'être aussi sublimes dans leurs attentats: la répétition les emmerde. Ils prennent un grand élan, arquent un bras vers l'arrière et garrochent les derniers cocktails Molotov dans une bay window, la fenêtre d'une chambre dans laquelle on dort déjà. La tercel part sur la patche. Sur la route du retour, on parle d'eux à la radio. La panique commence à être pognée pas mal dans Roberval, ils ont déjà vu de loin deux/trois polices, on les a aperçus à plusieurs endroits, deux individus sûrement trois en cavale dans la ville qui sèment la terreur et mettent le feu pour aucune raison. Cette nuit-là, jusque de l'autre côté du lac, on a pu voir des lueurs percer l'horizon noir, sentir les odeurs de brûlé portées par les vents glaciaux, entendre les sirènes,

les cris de panique, les alarmes des demeures rongées par les flammes. Les garçons se regardent dans les yeux, un triangle de fierté et un sourire incontrôlable qui monte aux lèvres, un amour qui fait lever le poil sur les bras et donne envie de baiser.

Le deuxième enlève son linge qui sent le gaz, le jette en motte sur le plancher de béton de leur sanctuaire. Il se déshabille plus vite que les deux autres qui s'embrassent contre le mur en bas des marches, passe une main sur ses cheveux blonds, les secoue un peu et s'installe à plat ventre et les jambes ouvertes, prêt à recevoir ses boys. Toute la nuit, les deux autres rempliront de leur sperme brûlant et sa gorge et son cul.